

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 55 (1917)
Heft: 17

Artikel: Le chemin de la fortune
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-213026>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 31.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

monde, le journal conserve en vieillissant une réelle utilité. On ne dit pas que, de même que le vin, il s'améliore, mais il peut encore rendre de signalés services alors qu'il a perdu la fraîcheur qui nous attire et nous intéresse chaque jour.

S'il existe une mauvaise odeur dans une chambre, un placard, un meuble, flambéz un journal et laissez-le brûler en prenant les précautions nécessaires pour ne pas mettre le feu. Vous opérez ainsi une désinfection facile et peu coûteuse.

Pour protéger les matelas, les sommiers des lits où l'on pratique des opérations, il est d'usage d'employer, à défaut de toiles caoutchouées, de vieux journaux en couche suffisante.

Enfin, si vous voulez préparer pour bébé un matelas bon marché et facilement renouvelable, faites friser, par des enfants qui sont tout heureux de le faire en jouant, de petites rognures de papier, et mettez-les dans une enveloppe de toile en guise de laine. Le matelas sera léger, propre et sain.

Satisfaction. — Madame revient du sermon.

— Ainsi, lui demande son mari, tu as retiré quelque profit de la prédication ?

— Beaucoup. Je me suis convaincue que je vaudais mieux que je ne pensais.

Le mieux et le bien. — Un père voulant dégoûter sa fille du mariage, lui citait ces paroles de St-Paul : Celui qui se marie fait bien, mais celui qui ne se marie pas fait encore mieux.

— Mon père, répondit la jeune fille, faisons bien.

Evidemment. — Eh ! bonjour, mon cher, que deviens-tu ? Voilà trois mois qu'on ne te voit plus.

— C'est que je me suis marié dans cet intervalle.

— C'est cela ! Je le disais hier à la maison. On ne voit plus Marc ; je parie qu'il lui est arrivé quelque accident !

Le chemin de la fortune. — Enseignez-moi donc le chemin qui mène à la fortune ?

— Rien de plus facile : prenez à droite, prenez à gauche, prenez de tous côtés !

FEU PRINTEMPS

Oh ! n'ayez peur, il ne s'agit pas de remonter au temps de nos bisafeuls ; au temps de votre jeunesse, tout simplement ; même moins haut, dans le cours des ans, à quinze ou vingt ans en arrière, au temps où il y avait encore, chaque année, un printemps.

Ah ! mais à présent, le printemps, c'est une rubrique à biffer du calendrier et du répertoire des poètes, des peintres et des musiciens. Il est joli, le printemps, parlons-en !

Et bien oui, parlons-en. Et si l'on ne peut parler du printemps actuel, parlons de celui que nous avons connu jadis et qu'ont chanté les poètes. Parlons de feu Printemps, de celui dont Louis Bouilhet, en des vers d'une harmonie aérienne, disait :

Lève-toi ! lève-toi ! Le printemps vient de naître !
Là-bas, sur les vallons, flotte un réseau vermeil.
Tout frissonne au jardin, tout chante... Et la fenêtre, Comme un regard joyeux, est pleine de soleil,
Viens ! partons ! Au matin, la source est plus limpide N'attendons pas du jour les brûlantes chaleurs : Je veux mouiller mes pieds dans la rosée humide Et te parler d'amour sous les rosiers en fleurs.

Ah ! mais tous les poètes n'ont pas chanté avec autant d'enthousiasme le printemps. Il en est quelques-uns qui semblent avoir pressenti le printemps tel que nous l'avons aujourd'hui, à moins que, au lieu d'exprimer, comme d'autres, tout naïvement la joie dont leur cœur est péné-

tré, ils raffinent comme dit A. Brisson, sur leurs sensations, fassent et qui font profession de penser et de parler autrement que le commun des mortels et pensent :

Il est de mode de chanter l'année nouvelle, la renaissance des arbres et des gazons verts, de déclarer ce spectacle délicieux et divin. Eh bien ! nous allons dire que ce spectacle est morose et que rien n'est plus ennuyeux et plus triste que le printemps. »

Ainsi Stéphane Mallarmé écrit ces strophes :

Le printemps maladif a chassé tristement
L'hiver, saison de l'art serein, de l'art lucide.
Et dans mon être, à qui le sang morne préside,
L'impuissance s'étire en un long bâillement.

Puis je tombe énervé de parfums d'arbres, las,
Et, creusant de ma face un fossé à mon rêve,
Mordant la terre chaude où poussent les lilas,
J'attends, en m'abîmant, que mon ennui s'élève.

« Cela signifie, ajoutait jadis M. Brisson, que Stéphane Mallarmé éprouve, aux environs du mois d'avril, de fortes migraines qui l'empêchent de poursuivre ses travaux. Je conçois sa mauvaise humeur, et qu'il en garde rancune au printemps... Il y a toutefois, dans ses doléances, une part de vérité. On ne peut nier que, sous la nature en fête, n'apparaisse comme une ombre de mélancolie. Le retour du soleil mesure la fuite rapide des années. Nous sortons de l'hiver et nous allons y rentrer. La mort plane sur ces gaietés qui sont des mensonges. C'est ce que Paul Bourget a exprimé quand il a écrit :

Les lilas sont en fleurs, mais leur parfum consterne ;
On dirait d'un joli sourire qui vous ment !

Le doux poète Soualary lui-même, s'abandonne à d'affligeantes méditations :

Ouvre au printemps. Tout pousse à ses tièdes [bouffées] :
Senteurs de l'aubépine et de l'amaryllis.
Hélas ! je sais des fleurs faute d'air étouffées,
Et j'ai vu de la bave au manteau blanc des lis.

Et c'est la saison où les guerriers fourbissent leurs armes ; à présent, plus que jamais. Les sonneries du clairon, les grondements de l'artillerie passent dans ces vers de Borelli :

Les soleils sont plus vrais et leur tiédeur plus [franche] :
Font craquer le bourgeon de gomme revêtu ;
Si les oiseaux nicheurs chantent peu sur la branche,
C'est que les plus petits ont au bec un fétu.

Joyeux est le sillon, joyeux l'homme ; son sang Bat plus rouge et plus vite à l'artère ; il se sent Déborder de bien-être et de vague allégresse.

Tout nait, pousse et veut vivre et fêter Germinal !

— Avril ! se dit la guerre, et, soigneuse, elle graisse

L'essieu des canons noirs au fond de l'arsenal.

Combien plus heureux, ceux qui ne connaissent point ces inquiétudes, qui jouissent de l'heure présente sans songer au lendemain ! Mürger, par exemple, qui entraîne Musette au bois de Montmorency :

Tu remettras la robe blanche
Dont tu te paraîs autrefois
Et, comme autrefois, le dimanche,
Nous irons courir dans les bois !...

Banville qui attendait que M^{me} Ozy ouvrit son ombrelle pour être bien sûre que le printemps était né :

Et ce matin j'ai vu Mademoiselle Ozy
Près des Panoramas déployer son ombrelle...
— C'est que le triste hiver est bien mort : songez-y !

Heureux aussi, s'écrie enfin, M. Brisson, les naïfs et les simples qui prennent la vie par ses bons côtés, sans se créer de chimériques tortures ! Qu'ils profitent des douceurs d'Avril, sans trop songer à Décembre ; qu'ils écoutent les excellents conseils que leur a donnés Henri Second :

Si parfois le désir trouble votre innocence,
Courrez au bois où règne une fraîche langueur :
Le calme des forêts a la douce puissance
D'apaiser promptement les orages du cœur.
L'amour de la nature est le premier et le dernier mot de la sagesse !...

Très bien, tout cela, mais ça ne ressuscite toujours pas le printemps.

A L'ÉCOULA

Lou régent Painlon étais on bon vilhou régent dao vilhou temps que s'occupavé dé son écoula. N'etais pas coumeint lei régents dé voua qu'apreignant bin dei tsousés, fan fère dei pinpiñières écoliarés, des travaux manuels, éceptra, mā rein dé bon. Lou père Painlon enseignavé pou, mā d'estra. Lou bravou régent presavé coumeint ti les vilhous et toté les vilhès de clli temps ; l'avai onna granta tabatière ein bou, rionda coumein on ao ; mā la demeindze pô allâ tsanta ao pridzou et liré lei coumande-meins se servessai d'on autre tabatière, plie balla ; que l'étais carraie et que l'amavé bein fairé vêrè pasque l'étais ein ardzeint.

On iadzo que baillivé onna leçon de jographie, ie desai z'einfants que la terré l'iré rionda et po mi férè comprendre ai bouèbous, lau montravé sa tabatière rionda ein lao deseint qu'lei dou blets l'étais les pôles et lou maitai : l'équateu.

A la vesita, on meimbrou dé la commechon dei zécoula démandavé à onna felhietta coumeint étais la terra, la bouébetta lai repond :

— Oh ! bein, cein dépeind, lè rionda la senana et carrafé la demeindze.

* * *

On gamin dè houit ans s'étais pliein à son père que lou maîtré lou tsecagnivé adi. Lou père que ne veyai rein de plie bñ qu' son valet, s'ein va à l'écoula traova lou régent avoué son valet pô demeinda espicachon ao maîtré :

— Vos vos z'ein ités laissé conta pè voutron gamin, que dit lou régent, ie voudrai pîr que voutron valet chaivé lei z'outrou élèves ; vos alla vêrè ; et se vêreint vè lou bouèbou, lai demandé :

— Diéro fan trè iadzou trè :

— Te vè pérè, que dit lou bouèbou ein tchurteint, ie recoumeinc dza !

* * *

Dein onn' écoula einfantine, on attendave la vesita dao menistre. La maîtresse, po faire valiai ses élèves, pliaic lei trei plie saveints lei premis ein lou deseint :

Tè, Sami, te deri : ie craiou ein Dieu.

Tè, Ugène, te deri : ie craiou ein Jésus-Christ.

Et tè, Diustave, te deri : ie craiou ao St-Esprit, vos zai bein comprai ?

Lou menistre arrevé fairé son inspekchon et interrodze lei zeinfants. Le demeindé à Ugène, lou secon :

— Crai tou ao bon Dieu, mon eïfant ?

— Na, monsou lou pasteu.

La maîtresse, l'étais totta motsette.

Lou menistre redemandé encora, se peinsant qué l'enfant n'avai pas bein comprai :

— Crai-tou ao bon Dieu, Ugène ?

— Na, monsou lao menistre ; n'est pas mé que craiou ao bon Dieu, l'est Sami !

MÉRINE.

Flair postal. — Une administration de notre ville avait fait insérer, dans un journal, une annonce concernant un appartement à louer. L'avis disait qu'il fallait s'adresser à la Direction « soussignée » et, au-dessous, était l'indication de celle-ci.

Or, l'autre jour, cette administration a très bien reçu, au sujet de l'appartement en question, une carte postale portant comme adresse : « A la Direction soussignée ».

Admirez une fois de plus le flair de la poste.